

LE NAM GIAO

Ses origines — Son rite — Sa signification

par S.E. Nguyễn Khoa Toàn

Ministre Plénipotentiaire du Viêt-Nam.

S.A.R. Monseigneur Dhani Niwat, au nom de votre docte compagnie, m'a fait le très-grand honneur de m'inviter à venir parler devant vous. Je ne saurais me dérober à une invitation qui me vient d'une personnalité aussi haute, unanimement aimée et respectée, mainteneuse des pures traditions culturelles du Siam, l'âme même de la Siam Society. Cette invitation m'exalte par la marque d'estime qui s'y attache et m'accable en même temps par la généreuse confiance dont elle témoigne; Je vais entreprendre simplement, pour limiter les risques, de vous entretenir des choses de mon pays. Je souhaite ainsi aider à une intelligence plus étendue et plus profonde du Viêt-Nam dont les relations amicales avec le Siam sont historiques.

Dans cette conférence, je vous parlerai du Nam Giao.

Devant les érudits, les savants et les chercheurs que vous êtes, je n'évoquerai celle cérémonie que sous l'angle folklorique, avec autant de précision et d'objectivité que me permettent encore des souvenirs déjà défaillants et une documentation insuffisante du fait de mes déplacements.

La cérémonie du Nam-Giao, — (au cours de cette conférence il est dit indifféremment la "Cérémonie", le "Sacrifice", le "Rite", ou la "Fête" du Nam-Giao, suivant les aspects du sujet), — est sans conteste la plus grande manifestation cultuelle du Viêt-Nam dédiée au Ciel et célébrée par la Cour. Elle est intéressante à étudier, d'abord parce que, du point de vue pittoresque, elle frappe par le déploiement de pompe et de faste, par la méticulosité des gestes fixés dans un cérémonial intangible, par tout le symbolisme que ces gestes comportent. En deuxième lieu, le Nam-Giao intéresse parce qu'il est un culte millénaire dont les origines se perdent dans la nuit des temps et que, en l'évoquant, on est à peu près sûr de ressusciter des rites antiques dans leur essentielle authenticité. Il faut ajouter qu'en Chine où il avait été également pratiqué, le

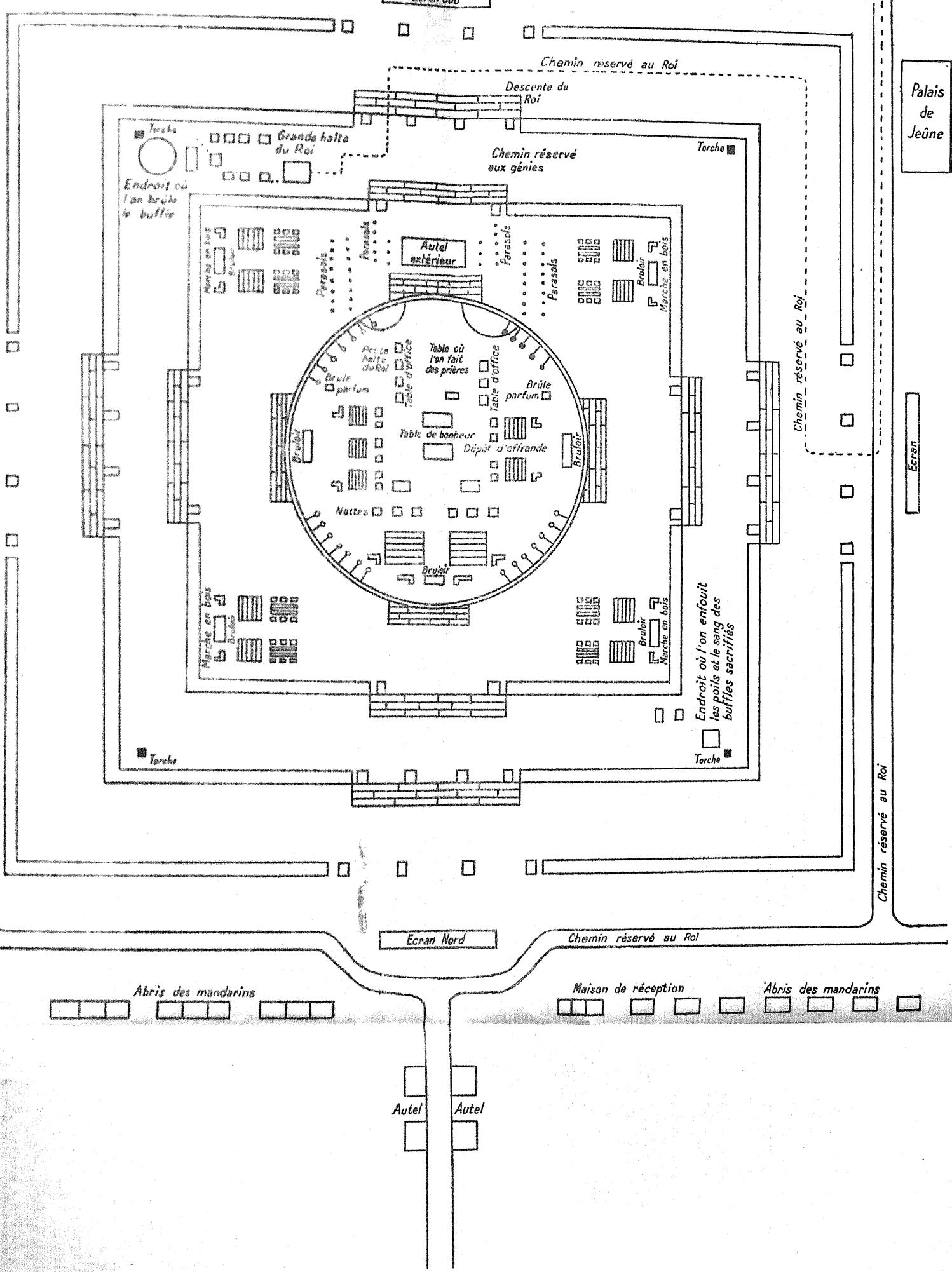
Nam--Giao a été aboli par la République dès son avènement et le Temple du Ciel à Pékin est laissé vide de servants et d'âme ; par là, le Nam--Giao au Viêt--Nam est seul à donner une idée d'une des formes de la vie patriarchale de l' Extrême - Orient telle qu'elle s'était déroulée dans des époques lointaines. Enfin, en troisième lieu, le culte du Nam--Giao concentre et reflète l'esprit religieux vietnamien : pour l'étranger, sa compréhension est appelée à révéler comment le Viêt--Nam, autant qu'il est resté lui-même, conçoit la divinité et l'adore. Le Bouddhisme mahayaniste, venu de Chine vers le début de l'ère chrétienne, s'est amalgamé à ce fond de croyances, de frayeurs et de piété et lui apporte le couronnement d'une foi mystique précise et élaborée, mais il ne l'altère, ni ne le mutile.

A ce triple égard, le Nam--Giao mérite de retenir hautement l'attention du curieux comme du savant et c'est à ces points de vue que je me place pour vous offrir le rapide aperçu suivant. Nous allons voir sommairement comment il se situe historiquement et socialement dans l'ensemble des institutions du Viêt--Nam ; ensuite, seront décrits les lieux et les phases du sacrifice ; enfin, je tâcherai d'en expliquer le sens tel que l'étude et la pratique de cette cérémonie permettent de le dégager.

Origines - Historique. -

Le mot Nam-Giao signifie : sacrifice célébré dans la banlieue Sud de la Capitale, en raison de l'endroit où cette fête est célébrée, qui est, en effet, traditionnellement au Sud de la Capitale.

Le sacrifice du Nam--Giao est d'origine chinoise. Ceci ne surprendrait personne. D'abord, il convient de nous souvenir que le peuple vietnamien provient d'une souche ethnique dont l'emplacement primitif fut probablement dans le noeud du Pamir et que de là il s'est répandu le long des cours d'eau chinois pour trouver peu à peu et à travers des siècles son habitat le plus adéquat dans la partie orientale de la péninsule indochinoise. C'est de là que vient le mot "Viêt" (dans le nom donné à notre pays: Viêt-Nam), c'est-à-dire: peuples qui sont "passés au-delà des montagnes". En



Disposition de l'Esplanade des Sacrifices

quittant le continent chinois, environ deux mille ans avant l'ère chrétienne, les Viêt ont dû emporter avec eux des moeurs et des croyances de leur origine. Parmi ces croyances qui ne se départissaient pas d'un animisme commun à la plupart des premières peuplades du monde, celle du Ciel est certainement la plus profonde et la plus tenace. Peut-être affectait-elle à l'origine des formes extérieures sommaires, et le culte devait être généralement rendu par le chef de tribu, par ses lieutenants et ses héritiers qui sont, après lui, les premiers initiés et les plus habilités pour officier.

C'est là certainement la base primitive du Nam-Giao ; mais différentes circonstances devaient amener le Viêt-Nam à préciser et à élaborer un culte ayant ses dogmes, sa liturgie, son cérémonial. Tel était le fait saillant des périodes dites de domination chinoise, au cours desquelles, en particulier à l'époque du gouverneur chinois Nhâm-Diệm (provenant des Han de l'Ouest, 111 ans avant J.C.) et plus spécialement à l'époque des Minh, les Chinois devaient planter, en venant gouverner l'ancien Viêt-Nam, de 1407 à 1427, le rituel essentiel des cultes pratiqués chez eux, à la Cour impériale.

Or, en Chine même, le Nam-Giao avait été perfectionné et rendu hiératique par les premiers Empereurs Tchou dont nous savons l'influence à la fois coordinatrice et étouffante dans l'histoire de la civilisation chinoise. Les disciples de Kong-fou-tceu s'évertuaient à codifier le Nam-Giao selon les principes de la discipline du Maître. Ces principes, on le sait certainement, se réclamaient de la doctrine "nho" épurée et précisée par Kong-fou-tceu et ses disciples. Dans le Y-Kinh, ouvrage "nho" par excellence, en ce sens qu'il condense la plus vieille culture chinoise, on peut lire cette phrase qui semble résumer les intentions de l'école confucéenne quant au culte du Ciel: "On fait une élévation servant d'autel du côté du midi, afin de choisir ainsi la région du Yang (principe Mâle, créateur), d'y fixer aussi le Yang, afin d'aller vers lui". C'est à de telles conceptions que nous devons l'origine et le ritualisme du Nam-Giao. Dans l'Extrême-Orient traditionnel, pour favoriser

cette action du Yang, jusque dans les moindres villages, un culte est rendu aux Esprits, à la terre et à la moisson à l'autel dit des "Xa tac" construit en plein champ, au Sud, à ciel ouvert (pour permettre la conjugaison des principes créateurs) ; c'est en plus petit, le Nam-Giao des villageois ; nous aurons l'occasion de le voir plus loin.

Enfin, une troisième cause contribuant à fixer ces rites, réside dans l'espèce de propension de l'ancien Viêt-Nam à imiter la Chine, métropole de l'Extrême-Orient et dont au moins nominalement il passait pendant longtemps pour être le vassal, et les chroniques nous apprennent que les ambassades envoyées par l'ancienne Cour du Viêt-Nam en Chine se faisaient un devoir de rapporter non seulement le plan de l'esplanade de Sacrifice, mais encore le rituel de cette grande cérémonie.

Le culte du Ciel était rendu par toutes les dynasties antérieures à celle des Nguyen (1558 à nos jours), mais nous n'avons plus trace des lieux du sacrifice dans le Nord Viêt-Nam où la capitale avait été fixée. Une fois la Capitale du Viêt-Nam définitivement établie à Huê (1600), la Cour fondait l'esplanade au Sud de la Capitale, dans la banlieue, sur un terrain mamelonné, conformément à la tradition. On rapporte que les usurpateurs Tây-Son (1778-1792), pendant leur très court interrègne, avaient déplacé le culte sur la montagne dite "Ngu-binh" (l'Ecran du Roi) située au Sud-Est de Huê : ils avaient d'ailleurs refondu complètement le cérémonial ; c'était en pleine nuit, à cheval, une torche à la main que, escaladant la colline sacrée dans une calvacade échevelée, les Tây-Son et leur suite célébrèrent la fête du Nam-Giao. L'histoire de ce sacrifice n'a connu que cette variante éphémère et, depuis leur restauration, les Nguyen ont toujours célébré le Nam-Giao selon rite le millénaire. Depuis le règne de S.M. Thanh-Thai (1889-1906), le sacrifice qui avait été annuel, n'a plus eu lieu qu'une fois tous les trois ans. Les offrandes ont été également réduites en qualité à ; la cérémonie. on ne brûlait plus du bois de cannelle, mais des troncs de sapin; les victuailles enfouies qui avaient été innombrables, ne consistaient plus qu'en un buffle, une chèvre et un porc, comme le "suovetaurile" de la cité antique telle que l'a étudiée Fustel de Coulanges.

Date de la cérémonie.-

Le Nam-Giao devenu triennal est toujours fixé aux années cycliques Ty, Ngo, Meo du calendrier lunaire. Le mois est toujours le second de l'année. Le jour de la Cérémonie doit être un jour dont le nom cyclique est Tân. Comme il y a toujours trois jours Tân dans ce mois, l'Observatoire astronomique de la Cour (Khâm-Thiên-Giam) choisit celui qui soit le plus favorable et, de fait, l'expérience a montré que dans cette ville pourtant abondamment favorisée en pluie, il a toujours fait beau temps à la fête du Nam-Giao. Quelques auteurs ont cru trouver dans le mot Tân le sens de renouveau, ce qui est complètement faux.

En principe, trois jours avant la fête, le Roi s'enferme dans le Palais du Jeûne, dans une cérémonie dite de "la grande abstinenace", afin de se recueillir, de méditer, et de se mettre en état de pureté, en vue d'officier à la Cérémonie. Il en est de même des mandarins désignés pour participer au culte. La veille de la cérémonie, a lieu la fête dite "lê nhât-hiêu" par laquelle le Ministre des Rites présente des offrandes à la plupart des autels de la Capitale pour annoncer le prochain Nam-Giao au Ciel et aux mânes des anciens Empereurs.

L'esplanade du Sacrifice.-

L'esplanade dont nous donnons ci-contre le plan, est située à 5 kilomètres des Palais royaux, au carrefour des grandes routes conduisant aux tombeaux de Thiệu-Tri et de Tu-Duc. C'est une aire d'environ 7 mâu, soit 36.500 Mètres carrés, comprenant un parc planté de pins, trois terrasses découvertes, concentriques et superposées dont deux carrées et une, au centre, la plus haute (environ 5 mètres de haut), ronde, et dédiée au culte du Ciel. Le parc était planté de pins chacun portant, sur une plaque de métal, le nom du dignitaire qui l'avait planté et entretenu. Cette magnifique pinéde qui était l'une des parures de la ville de Huê, un lieu de promenade des touristes et des citadins, a été peu à peu saccagé dès l'avénement du Viêt-Minh, et d'ailleurs, je dois déclarer immédiatement que la description que j'en fais n'est plus qu'à titre de souvenir, car les constructions du Nam-Giao, jusqu'aux enceintes, ont été également détruites pour la plupart.

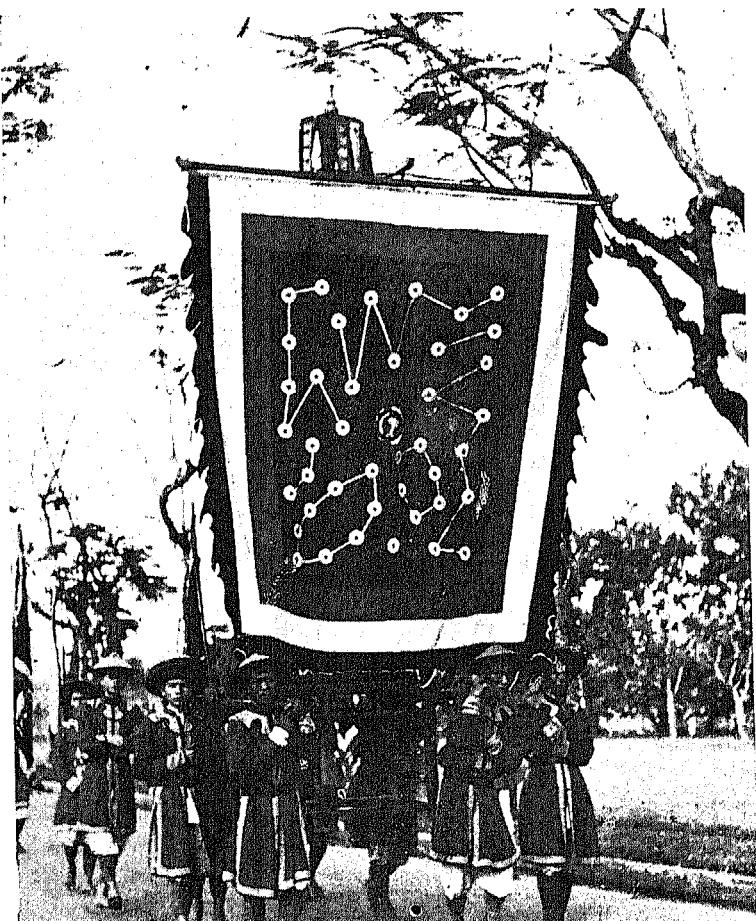
A gauche de l'Esplanade, ont été édifiés la "Cuisine Sacrée" (thân tru) où sont préparées des offrandes, et le "Magasin Sacré" (thân khô) où sont rangés les accessoires du Sacrifice; la plupart des objets de culte sont propres à la fête du Nam-Giao et leur confection et leur modèle obéissent à des règles précises. A droite, s'élève le Palais du Jeûne (Trai Cung) où l'Empereur, comme nous venons de le voir, doit se retirer avant la cérémonie, avec toujours devant lui une statuette de bronze, le Dông-nhân, portant les deux caractères "Abstinence," pour rappeler au Roi l'observance des austérités nécessaires. Sur chaque face, orientée suivant les 4 points cardinaux, des escaliers donnent accès à chacun des tertres.

En vue de la fête, sur le premier tertre carré, le plus bas, flanqué aux quatre coins d'immenses torchères, sont placés deux groupes de danseurs civils et militaires qui danseront en chantant au rythme d'une musique archaïque; il y est aménagé un brasier où seront brûlés les trois animaux du Sacrifice, un autre endroit où seront enfouis les poils et le sang des animaux sacrifiés. A côté du perron Sud, est bâtie une maison aux tentures jaunes appelée la "grande halte du roi": c'est là que l'Empereur, en venant au sacrifice, changera son costume de petite tenue officielle en uniforme cultuel qui, comme celui de ses mandarins, est spécialement conçu pour le Nam-Giao d'après d'archaïques modèles; ce costume est composé du bonnet dit "côn" à fond plat avec une rangée de suspensions de perles sur le devant, de la tunique "miên" rehaussée de pierreries et de paillettes d'or avec rameaux représentant le soleil, les étoiles, le riz, les montagnes et les fleuves,- de grandes bottes orangées rehaussées de fil d'or et de pierres précieuses; le Roi est ceint d'autre part d'un grand pan, une espèce de fémural, brodé de dragons par devant et d'un autre par derrière avec franges de perles; à la ceinture sont suspendues des aiguillettes et des plaques de bronze affectant la forme d'antiques "khanh" ou clochettes de pierre; devant ses yeux et contre ses oreilles sont suspendus des pompons destinés en principe à protéger l'officiant contre des perceptions extérieures qui risqueraient



Fig. 1. *Eléphants de parade du cortège du Roi.*
Parade elephants at the head of the Royal procession.

Fig. 2. *Le "drapeau stellaire".*
The "stellar" banner borne in the procession.



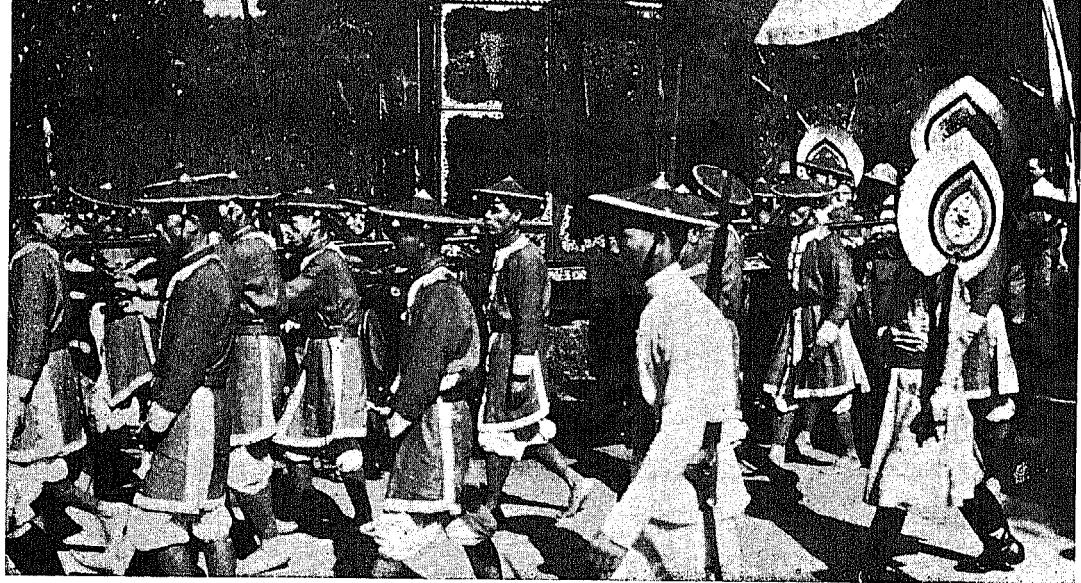


Fig. 3. *Litière Impériale.*

The Emperor in His chair in the procession.

Fig. 4. *Trône porté dans le corps de cortège.*

The Throne of the Nine Dragons.



de le troubler. Le Roi tient en outre à la main une longue plaque, le "maintien", au cours de l'office. Les princes, les dignitaires et les grands mandarins sont revêtus également de l'uniforme "côn miên" dont les attributs reproduisent à peu près l'essentiel de ceux que nous venons de décrire.

Sur le deuxième tertre carré, entouré de parasols, ont été dressés de grands autels flamboyant de satin de couleurs et d'objets de culte en bronze ou en étain : ces autels sont dédiés aux Esprits des montagnes et des fleuves. Un autre autel, plus grand, dit "autel extérieur" se trouve sur l'accès Sud où l'Empereur ainsi que les dignitaires officiants, se tiendront avant de rejoindre leur poste d'office.

Le troisième tertre qui est rond, est recouvert pour la circonstance d'une tente de toile bleue fermée de tous côtés, excepté l'accès Sud, et reproduisant assez bien l'aspect d'une de ces tentes mandchoues que nous pouvons voir dans les imageries C'est, ici que se trouvent les autels les plus importants, principalement au fond, côté Nord, les deux immenses autels, face au Sud, dédiés à droite, au Ciel, tendu de bleu, et l'autre à gauche dédié à la Terre, tendu de jaune ; puis, à gauche sont des tables (dites "autels intérieurs") où sont déposées les offrandes ; au centre sont installés les tarber-nacles devant lesquels l'Empereur recevra la coupe de vin et le morceau de viande prélevés sur les offrandes du Sacrifice (le "Tu Phuc To"), à peu près vers la fin de la cérémonie. A côté, se trouve l'autel dit "Chuc An" où sera prononcée l'oraison. En recul, à droite et à l'entrée du perron Sud, est aménagée une chambre appelée la "petite halte de Roi" où le royal officiant se repose entre deux offices. Partout, sur le tertre, sont développées des nattes qui amortissent le bruit; celles sur lesquelles officie le roi se détachent nettement et sont ornées de bordures jaunes. L'éclairage est assuré par de grands cierges ; d'immenses brûle-parfum répandent le parfum et l'odeur du santal.

Parmi les offrandes, on peut citer les viandes, l'alcool, un morceau de jade, des coupons de satin et de soie, enfermés dans de coffrets rouge et or.

Une série d'autels répartis en deux rangées parallèles Nord

Sud et se faisant face à l'intérieur du tertre, est consacrée au culte des ancêtres de la dynastie, commençant par Thai-Tô Gia Du Hoàng-Dê (1).

Des lanternes, représentant les 28 étoiles principales de la cosmographie chinoise, sont pendues, par série de sept, aux quatre points cardinaux. Le tertre carré supérieur, le deuxième, porte huit tables de culte, disposées deux par deux aux quatre coins de cette esplanade, les "phuong an" (autels de côté) consacrés au pays et à la Nature d'une façon générale (2)

(1) Citons: Seigneur du Sud Nguyễn-Hoàn, né le 25 Septembre 1525, mort le 21 Mai 1613, connu sous le nom de Tiên-Vuong ou Tiên-Chu, Hi-tôn Hiêu-van, Thành-tôn Hiêu-chiêu; Thai-tôn Hiêu-triêt; Anh-tôn Hiêu-nghia l Hiêu-tôn Hiên-Minh; Túc-tôn Hiêu-ninh Thê-tôn Hiêu-vu; Duê-tôn Hiêu-dinh; Hung-tô Hiêu-khuong; Thê-tô Cao Hoàng-Dê (Empereur Gia-Long); Thanh-tô Nhơn Hoàng-dê (Minh-Mang)Hiên-tôi Chuong-dê (Thiệu-tri); Duc-Tôn Anh Hoàng-dê (Tu-Duc).

(2) La première — Ta nhut — est consacrée au Génie du Soleil, la seconde — Huu nhut — à celui de la Lune, la troisième — Ta nhi — aux génies des 28 étoiles. La quatrième table Huu nhi est consacrée aux montagnes, aux fleuves et aux lacs Son, Hai, Giang, Dam. Il s'agit de toutes les montagnes d'une façon générale, mais sur la table où est célébré leur culte, se trouvent les tablettes de certaines montagnes spéciales: celles de Triệu-Tuong où se trouve, à Thành-Hoa, le tombeau de l'ancêtre de la dynastie Nguyễn-Kim, Tiên-Tô Hoàng-Dê, qui fut le restaurateur de la dynastie des Lê: celle de Khai-van à Huê, qui porte le tombeau de Thiệu-Tri, celle de Hung-Nghiệp à Huê qui porte le tombeau du père de Gia-Long, celle Thiện — Tho qui porte le tombeau de Gia-Long lui-même, et enfin celle de Hiên-Son qui renferme le tombeau de Minh-Mang. La cinquième table — Ta tam — est consacrée aux Génies des nuages, de la pluie, du vent, du tonnerre. La sixième, Huu tam, aux Génies des monticules non pierreux, des bosquets, des monticules pierreux, des flots. La septième, Ta tu, aux étoiles Thai-Tuê et Nguyêt-Tuong dont les révolutions mesurent l'année et les mois. Enfin, la dernière table, Huu tu, est consacrée à tous les génies du Ciel et de la Terre "de peur d'en oublier aucun, ou d'ignorer l'existence de quelques autres".

Tout ce cadre de la fête laisse une impression solennelle, mystérieuse et grandiose. Dès qu'on accède par l'Autel extérieur, côté du perron du Sud, le tertre apparaît comme une immense apothéose dans laquelle se détache, vers le fond, l'espèce de Saint-des-Saints, le sanctuaire où le Ciel est adoré.

Le Cortège.-

L'Empereur se rend à l'Esplanade du sacrifice en grande pompe. Des chroniques du Palais donnent des détails parfois chiffrés sur l'ampleur extraordinaire que revêtait la procession accompagnant le Roi du Palais à l'Esplanade du Nam-Giao. Plus particulièrement, le lecteur étranger peut trouver dans les "Souvenirs" de Michel Chaigneau, le fils de J. Baptiste Chaigneau qui avait servi sous Gia-Long, une description détaillée de cette procession : celle-ci avait mobilisé jusqu'à plusieurs dizaines de milliers de soldats et, une fois en route, elle occupait jusqu'à plus de 4 kilomètres de longueur, en sorte que quand la tête de la procession était aux approches de l'esplanade, la queue était encore dans l'enceinte des Citadelles.

Le cortège comprend trois parties dites "dao" : le "daotien" ou avant-garde comprend, deux ou plusieurs rangs d'éléphants richement carapacqués, des soldats en tunique rouge à liseré bleu ou jaune selon leur appartenance, des drapeaux, des oriflammes, des dais, des palanquins, des litières, des chevaux, des parasols, un ou plusieurs orchestres, des gongs, des tamtams, des tables à baldaquins; on y remarque les cinq étendards représentant les 5 planètes (Ngu tinh), un autre plus grand portant l'image de la constellation du Grand Ours, d'autres indiquant les 28 constellations de la cosmographie zodiacale, d'autres encore représentant des signes symboliques, le Pac-kouai de Phuc-Hy, symbole du cosmos, etc.... C'est dans cette première partie que se trouve la litière dite des "neufs dragons", entourée par 29 assistants et porteurs de parasols.

Dans le corps central du cortège, marche tout un bataillon de la Garde Impériale, les Chambellans de l'entourage immédiat du Roi portant ses armes personnelles ou les objets pour son usage courant, des lanternes, des boîtes à encens, des sabres, des insignes,

etc... Des Chambellans aux vêtements d'une grande richesse éventent le Roi avec de larges éventails en plumes ou l'ombragent avec des parasols. Alors, vient la chaise laquée noir et or en forme de litière où s'asseoit, en bonnet et en robe jaune à larges manches, l'Empereur à peu près figé dans une pose hiératique. Derrière la litière imperiale, les Ministres, les Princes, les hauts Mandarins, tous en grand costume de Cour chamarré d'or et d'argent, suivent en poussepousse tirés par des soldats en tunique rouge à liséré jaune.

Dans le corps arrière du cortège, ou arrière-grade, toujours au milieu d'un grand déploiement de drapeaux, de parasols, d'insignes et d'armes symboliques, on porte sous un dais l'homme de bronze, le "dòng-nhon". Puis viennent les chars de victuailles et de vêtements. Le cortège est généralement fermé par deux éléphants carapaçonnés.

Chaque partie du cortège a ses musiciens et plus spécialement un gros tamtam et un gong immense qui, toutes les deux minutes, résonnent sous les coups assénés par un mandarin en tunique à rameges. Il est à remarquer qu'à l'aller du cortège, les instruments de musique sont apprêtés mais ne jouent pas (eu nhi bât tac); la musique en effet, ne retentit qu'au retour du Sacrifice.

Aux deux côtés de la route suivie par le cortège, les différentes provinces et plus spécialement les différentes circonscriptions autour de Hué, ainsi que les principaux organismes du Gouvernement, ont dressé des autels aux côtés desquels se tiennent des fonctionnaires et des notables à l'effet de saluer le Roi, principal officiant du Nam-Giao, à son passage. A toutes les fêtes du Nam-Giao, au milieu de ce déploiement inaccoutumé de fastes, l'affluence et l'allégresse de la foule venue admirer le cortège et assister de loin à la fête sont considérables et comprend souvent beaucoup d'étrangers; pour les Vietnamiens des provinces du Nord et en Sud, c'est l'occasion d'un véritable pélerinage.

Pour la fête, l'Empereur se rend directement au "Trai Cung" tandis que les dignitaires et les mandarins qui l'accompagnent sont répartis dans les abris dressés à côté. Généralement on n'y vient que la veille.

Les rites.-

Dans la journée choisie comme date du Sacrifice, a lieu d'abord, vers 15 heures, une répétition générale à laquelle le public, refusé à la véritable fête elle-même qui a lieu dans la nuit, est admis à voir.

Le Sacrifice commence au début de la cinquième veille soit vers 2 heures du matin et dure en tout une veille, soit 2 heures.

Le rituel a été immuablement fixé depuis des générations. Trois groupes de hérauts, l'un placé derrière le ballet de danseurs du côté du perron Sud, pour les proclamations intéressant les servants des terrasses extérieures et les ballets, un deuxième groupe placé sur le 26me tertre carré près de l'Autel extérieur pour les proclamations intéressant les mandarins officiants, un troisième groupe placé à l'entrée de la tente pour les proclamation intéressant le Roi, indiquent les gestes et les phases du rite, en chantant à l'unisson selon un modulé et un rythme très caractéristiques ; souvent les hérauts utilisent comme caisses de résonance de grandes jarres sonores placées à côté d'eux.

Le Roi officie en principe lui-même ; en fait, il peut se faire remplacer par un prince du sang en cas d'indisposition, ou bien il est remplacé en partie également par un prince, pour les gestes ordinaires du culte, et n'exécute, comme c'est le cas de la dernière cérémonie qui s'est déroulée en 1942, que les rites les plus importants : offrandes de la première libation, genuflexion à la lecture de l'oraison, réception entre ses doigts, également à genoux, de la coupe de vin et du morceau de viande, le "Tu Phuc To". Vers la fin de la cérémonie, il doit encore se tenir debout, tourné vers le brûloir où l'on incinère les victuailles dont le bufflon et les offrandes de soie, etc . . . afin de s'assurer personnellement, selon le Rite, de la parfaite correction de cette incinération qui devait permettre, dans l'esprit des Anciens, aux offrandes votives de venir sous d'autres aspects, par le feu, jusqu'aux Esprits. Je ne crois pas qu'on ait jeté au brasier les pierres précieuses offertes au culte.

Le lendemain, après les hommages rendus par tous les dignitaires et mandarins au "Thui Cung", le Roi regagne les Palais, dans un cortège à peu près identique à celui de l'aller, mais avec musique.

Le Sacrifice du Nam-Giao comporte le rituel le plus compliqué et le plus méticuleux qui soit parmi toutes les institutions religieuses du Viêt-Nam. Il nous est pratiquement impossible d'indiquer le détail du cérémonial, tant il est long et complexe. Il faudrait un chapitre pour décrire et expliquer les symboles qui figurent à la fête, soit dans le cortège, soit sur les tertres, soit dans ses péripéties. Pour ceux qui ont eu l'occasion d'assister aux cérémonies dites du printemps ou de l'automne (Xuân-tê ou Thu tê) instituées à la Maison communale ou au Temple littéraire au Centre Viêt-Nam, peut-être ne leur serait-il pas absolument impossible de se faire une idée approchée de la cérémonie du Nam-Giao, car on trouve dans ces fêtes traditionnelles l'essentiel de quelquesunes des différentes phases du Nam-Giao, ainsi que l'orchestre religieux, la proclamation des hérauts etc ... ; mais la grandeur et la gravité du Nam-Giao, son passé immémorial, sa complexité même contribuent à donner à cette cérémonie une majesté telle que nulle autre fête au Viêt-Nam et même en Extrême-Orient, ne saurait, à mon avis, nous en procurer l'équivalent.

Revêtu de ses uniformes rituels qui lui donnent une apparence d'idole parmi d'autres idoles, dans le silence majestueux de la nuit rompu seulement par la clamour des hérauts et, à peine, par le cliquetis des aiguillettes et des plaques de bronze qui tintent dans la marche ouatée des officiants sur les nattes, l'Empereur s'institue d'emblée et concrètement le suprême Pontife de la Nation. Il prend, pour accéder aux tertres du Sacrifice, les allées de côté et, au cours même de la cérémonie devant les autels, il suit une route à angles droits, imperceptible mais impérieuse, pour exécuter les gestes clamés par les hérauts. Également scandés par la musique et dirigés par les hérauts, sont les gestes des dignitaires officiant devant les autels secondaires installés sur le deuxième tertre. D'autres proclamations des hérauts indiquent à des groupes de mandarins distribués symétriquement derrière le Roi les actes à faire, en particulier au cours des présentations d'offrandes prévues. Ces mandarins sont rangés sur le deuxième tertre et ne montent ou ne descendent le perron du tertre



Fig. 5. Autel dressé sur le parcours du cortège.
Altar raised along the route of the procession.

Fig. 6. Danseurs dans le cortège.
Dancers moving in the procession.

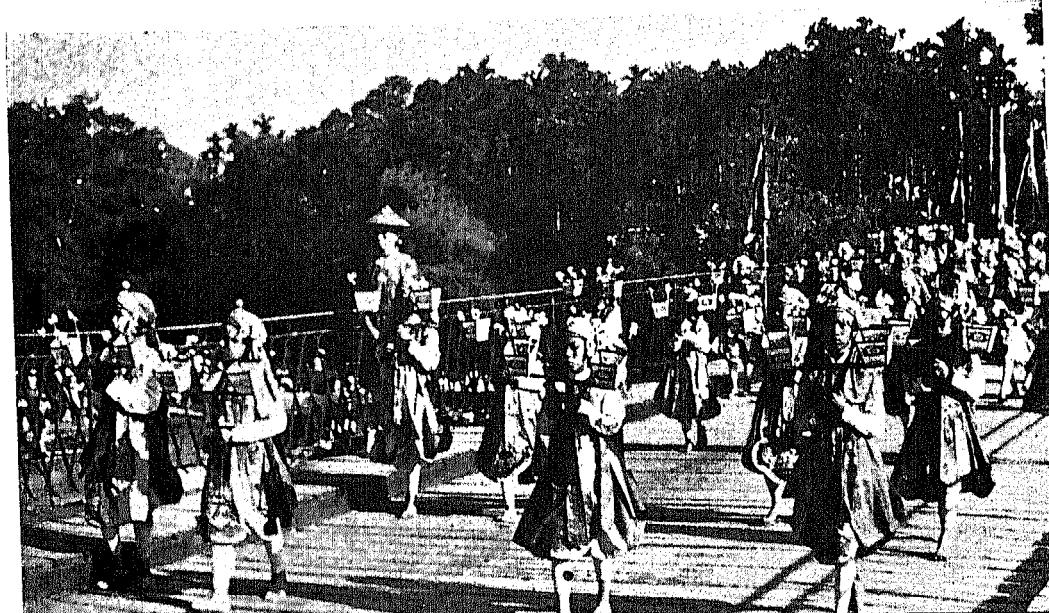
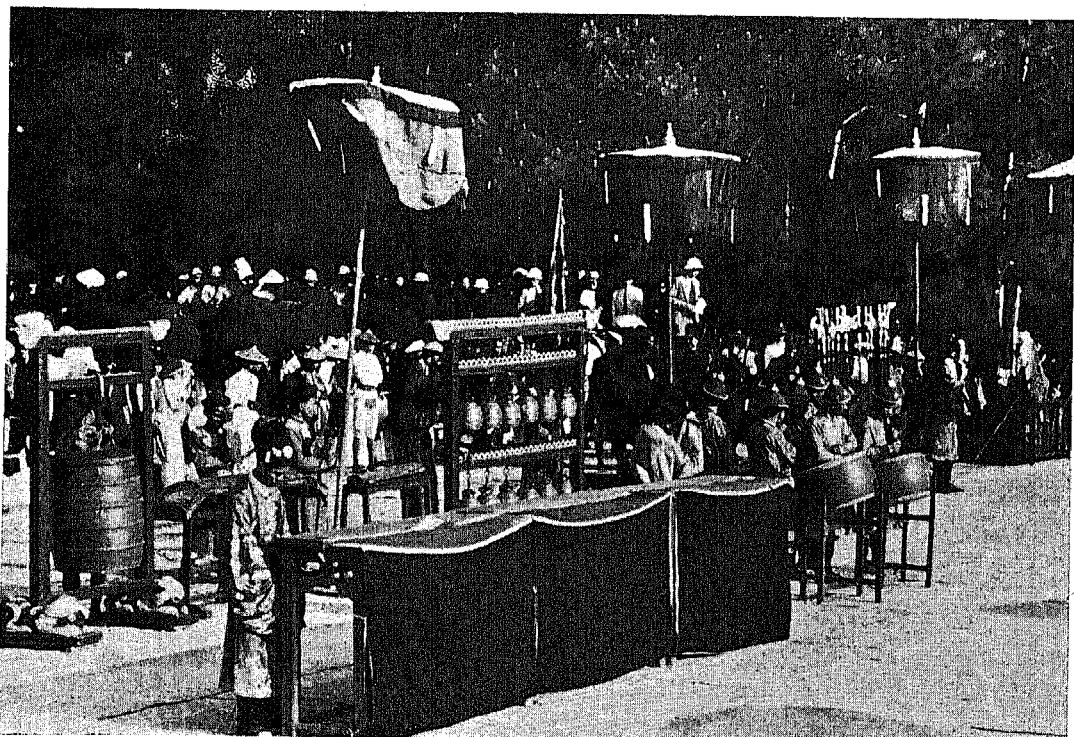




Fig. 7. *Mandarins venus du Nord Viet-Nam, en grande Tenue de Cour.*
Mandarins from North Viet-Nam in full Court Dress.

Fig. 8. *Instruments de musique archaïque.*
Archaic musical instruments ranged for the ceremony.



central que sur proclamations des hérauts et pour participer, avec une régularité parfaite, aux différentes péripéties de la cérémonie, en particulier pour apporter au Roi les coffrets d'offrandes, que toujours, avec musique, le prince fait déposer aux autels après trois inclinaisons profondes de la tête. L'un des spectacles les plus émouvants qu'offre le Nam-Giao est certainement la procession de ces mandarins pareille à d'immenses panathénées de la Grèce antique, venant du fond de la nuit avec leurs offrandes portées à hauteur du front, jusqu'à la natte où se tient l'Empereur et sur laquelle tour à tour ils s'agenouillent pour remettre à l'auguste officiant les offrandes de libation, de soie, de jade et de victuailles, pendant qu'au loin le choeur, dans des chants aux finales montantes, comme dans des hosannas d'allégresse, en appelle à l'infini des cieux.

A chaque offrande qui marque une période du rite, sur le deuxième tertre, les corps de ballet civil et militaire soutenus par un choeur, chantent en effet des hymnes dont l'ancienneté défie les mémoires. Ce sont les "thai" (chants liturgiques) comme la ville de Huê sait seule les entretenir; d'ailleurs, c'est à la Cour seulement que la musique et les chants religieux sont cultivés depuis des siècles. La mélodie centrale des "thai" est spéciale et, avec son rythme lent et son modulé majestueux, elle ne ressemble à aucun autre chant d'aucun pays à ma connaissance. Ces "thai" sont très clairs quant aux sens et à la portée du Sacrifice qu'ils accompagnent (1).

Nous avons parlé de l'oraison "chuc van"; c'est une espèce d'invocation qui a lieu au milieu du Sacrifice; elle est lue par un haut mandarin au nom de l'Empereur.

(1) Nous donnons ci-après la traduction de ces "thai".

Le premier chant, dit Chant de la Paix (An Thanh Chi Chuong) dit : "Respectueusement, obéissant au Mandat du Ciel, et profitant de l'époque prospère en l'occasion de ce sacrifice odoriférant et premier par excellence, nous présentons pieusement ces offrandes, au son majestueux des cloches et des tambours. Que les Génies viennent favorablement regarder notre cœur plein de vénération! etc . . .

“Moi, Nguyen Phuc . . . , Souverain succédant aux Empereurs du Grand Empire d' Annam, je saisis l' occasion que m' offre le retour de la saison printanière pour oser me permettre de présenter à l' Auguste Souverain Seigneur Céleste (l' Empereur Suprême du Monde Céleste, Hiêu-Thiên Thuong-Dê) et à l' Auguste Seigneur du Monde Terrestre (Hoàng-Dia-ky) mes salutations profondément respectueuses.

“A cette époque de l' année si propice, si favorable à tous les êtres animés, assisté de mes compagnons, j'ai le très grand bonheur de présenter à ces dieux suprêmes l' offrande du jade, de la soie, des victimes immolées, du riz gluant, des fleurs et des fruits”. Etc . . .

Qu'il soit dans l' oraison, qu'il soit dans les chants “thai”, les différentes phases de la cérémonie évoquent, à n'en pas douter, les idées de la puissance souveraine du Ciel (principe créateur), puissance à laquelle le rite associe étroitement et intimement celle de la fécondité et de la bénédiction de la terre (principe réceptif) et le mandat céleste dévolu à l' Empereur qui est en permanence et plus spécialement au cours de cette fête, l' intermédiaire entre son peuple et les principes divins.

Le second chant, Tiêu Thanh Chi Chuong, Chant du Commencement, invoque le Ciel et la Terre : “O immensité sans bornes du Ciel ! O calme profond de la Terre ! Vos bienfaits sont grands comme le Ciel et la Terre ! Votre grâce de génération et de production est au-dessus de tous les éloges! Nous vous offrons ces précieux objets avec une vénération sincère, bien que vous ne nous parliez pas quand on vous invoque, afin que, toujours digne de votre haut mandat, nous recevions de vous le bonheur, la prospérité et la paix !”.

Chant de l' Offrande des Mets (Tiêu Thanh Chi Chuong) : “Esprits du Ciel azuré et de la Terre jaune, splendide et majestueusement présents devant nous, en cet heureux haut-lieu, voilà les victimes succulentes, animaux jeunes et de belle apparence, témoignages de notre profond respect ! Voilà les Ministres du Sacrifice qui tremblent dans leur action pieuse et sincère ! Daignez jeter sur nous votre regard pénétrant et faire descendre sur nous un bonheur sans fin” !

Signification du Nam-Giao.-

Ainsi, nous voilà conduits à considérer la signification du Nam-Giao, son influence dans l'ancienne politique du Viêt-Nam et peut-être serions-nous amenés, à la suite de telles explications, à nous demander si cette cérémonie survivra à cette période de troubles et d'évolution.

La cérémonie du Nam-Giao se définit d'abord par ce qu'elle n'est pas. J'ai eu l'occasion, dans un numéro de la Revue Indochine (Avril 1942) d'exposer la signification que je crois véritable de la fête du Nam-Giao. Je m'excuse de me citer personnellement ci-après en différents endroits. C'est que le premier soin, quand on veut en comprendre le sens, est, même chez nous, de le dégager de la gangue d'interprétations erronées et tendancieuses qui s'épaissit autour de cette question depuis quelques années.

Il est certain que la profonde religiosité qui anime cette cérémonie, l'ampleur qu'elle affecte, l'intérêt qu'elle suscite parmi les populations toujours friandes de fêtes, de pompe et de spectacles, le concours de tous les ronages du Gouvernement pour assurer le déroulement des rites "avec la plus entière correction", tout cela contribue à faire du sacrifice du Nam-Giao la plus haute et la plus majestueuse manifestation cultuelle du Viêt-Nam; mais c'est aussi la plus mystérieuse à beaucoup d'égards. A déclarer que ce sacrifice est "national et populaire" comme on l'a voulu, on risque d'aller trop loin. Il n'a presque rien de la fête du Têt ou d'une quelconque commémoration. Il présente, certes, des rapports étroits avec la nation, puisque l'Empereur officie en personne au nom de son peuple. Mais il ne vient pas d'un fait de l'histoire nationale, et n'intéresse pas l'ensemble du pays. Le plus visible est l'absence de l'élément populaire dans cette intercession auprès de la divinité, et la présence de vieux notables aux autels dressés sur le parcours du cortège impérial n'est qu'un acte de déférence vis-à-vis de l'Empereur et se retrouve en d'autres circonstances.

Une autre erreur d'interprétation consiste à prendre pour l'acte de la "communion" le geste de l'Empereur, vers la fin de la Cérémonie, recevant le "Tu phuc To" (le don du vin et de la viande)

comme si sous ces formes, l'officiant participait au sacrement d'une singulière eucharistie. Comme les caractères sino-vietnamiens l'indiquent, c'est un don en retour; il se voit ailleurs, en moins solennel évidemment, dans les fêtes de réjouissance instituées particulièrement dans les grandes familles pour honorer par exemple l'âge avancé des parents et au cours desquelles ceux-ci, après avoir accueilli la série des coupes offertes par leurs enfants, en remplissent une du même vin et la tendent à l'aîné, en témoignage d'affection réciproque. Il y a donc dans le "Tu phuc To" un geste dont l'origine immémoriale peut nous échapper, mais qui est d'une signification toute actuelle. Je m'excuse de heurter peut-être ainsi les âmes rêveuses et les esprits tendancieux, mais toute interprétation par pure analogie, toute assimilation ambitieuse risquerait de nous éloigner du vrai sens du Nam-Giao.

Le R.P. Cadière, - il convient sur ce point, de rendre hommage à son objectivité, - a tenu, parlant du "Tu phuc To", à mettre en garde contre l'allusion possible à la Communion et dit : "Je n'ai pas voulu employer ce terme pour ne pas amener, par une comparaison inexacte, des idées fausses" (Bulletin des Amis du Vieux Hué, janvier-mars 1936).

Mais ainsi compris, le geste ne manque pas de grandeur. Car, telle est l'emprise profonde du rite extrême-oriental. Des gestes, pour ainsi dire quotidiens, chargés d'humaines préoccupations, prennent tout à coup, transposés sur le plan religieux, nimbés de cette atmosphère de fête et de mystère, un prestige, un pouvoir d'émotion rares. Le respect de tous les assistants, le silence solennel, cette dévotion à la fois tendre et méticuleuse qui règle le moindre acte de l'officiant, leur confèrent un caractère d'exception et les isolent de la trame des activités terrestres. C'est que la vieille maxime confucéenne veut que "le service des Esprits soit assuré comme s'ils étaient effectivement présents" (su thàn nhu than tai). La majesté du culte se décuple dans un rite qui s'emplit d'une présence sacrée, plus grande et plus noble d'être libérée de la matière et cependant également exigeante, également investie des droits et des attributs de la vie.

Les erreurs venant ainsi de considérations arbitraires, détachées des concepts habituels au pays du Viêt-Nam, il semble assez concluant, pour l'intelligence du Nam-Giao, de le replacer dans le système religieux du peuple vietnamien. Le sujet ainsi situé permet de comprendre la nature, l'objet et le but de cette cérémonie et pourquoi l'officiant s'y trouve être le Souverain du Viêt-Nam; peut-être comprendrait-on également par là comment la valeur mystique d'un tel culte, loin d'amoindrir ou de fausser le sens patriotique des Viétnameiens, concentre et élève chez eux l'idée de la nation.

Je me suis permis de parler de système religieux à propos des Viétnameiens. Je ne pense pas que ce soit un abus de vocabulaire. En ce domaine, l'absence de dogme, de prêtres spéciaux intercédant auprès des puissances spirituelles, le fait que le sens religieux plonge à moitié dans un réalisme positif, tout cela, en effet, n'a pas été sans porter certains esprits à refuser aux Viétnameiens toute vraie disposition religieuse, toute foi précise. Les manifestation religieuses chez eux ne seraient que de l'idolâtrie ou des superstitions. Le plus sérieux argument en ce sens paraît résider dans le manque d'une métaphysique, dans cette attitude devant la vie et le monde que l'on présente comme dénuée de toute préoccupation transcendante. Ce reproche est grave du fait qu'il s'adresse à la classe instruite du pays.

Il est certain que le Viétnameien n'a pas, dans sa langue originelle, le mot exact pour exprimer le concept métaphysique. Mais on en a conclu assez rapidement que le concept même lui manquait. Or, il est facile de le montrer, il ne saurait y avoir, nulle part, une coïncidence exacte entre le terme et le concept qui embrasse des complexes de représentations et d'idées mouvantes et fluides. Le sens du mot peut même évoluer jusqu'à désigner parfois le contraire de ce qu'il dit. Il est dangereux, dans ces conditions, de conclure du manque d'un terme au manque de l'objet correspondant. Puis, d'une façon générale, malgré les meilleures monographies, malgré les travaux de savants occidentaux dont la conscience n'est nullement en cause, mais qui ne sont et ne peuvent être qu'analytiques, l'Orient mystique demeure mal exploré. Les langues et les littéra-

tures en présence ne se transposent de l'une à l'autre que littéralement et presque jamais dans leur esprit. A plus forte raison, la religion d'un peuple : elle ne se conçoit et ne se comprend que d'emblée, par sympathie et souvent en la vivant, et non à travers des phrases et une littérature, surtout quand les mots sont empruntés à une langue très éloignée de celle du pays même. L'essentiel, pour courir moins de risques d'erreur, est de regarder aux "comportements" des Viêtnamiens en matière de religion et par là seulement, de découvrir le contenu vietnamien de tel concept qui peut n'être pas conforme à des croyances et à des habitudes d'esprit qu'on possède soi-même.

Je ne veux pas dire par là que les notions religieuses vietnamaises demeurent confusément dans les limbes d'une espèce d'"homo divinans" où l'homme vivant sa foi, ne saurait l'analyser ; il suffirait, pour cesser de le croire, de se reporter au Y-King (le livre des mutations), aux commentaires qu'il a suscités dont ceux de Wou-Weng et de Confucius: ces ouvrages paraissent condenser la sagesse et la mystique d'innombrables générations d'initiés. Or, le Nam-Giao réflète sinon l'essentiel du moins le côté le plus saisissant et le plus saisissable du Y-King. Il est à la fois un culte, une ascèse, une oraison et comporte une mystique élaborée. Une foi telle que celle qui se manifeste dans le Nam-Giao est d'autant plus grande et plus profonde qu'elle est plus simple et plus naturelle. Rien ne saurait cacher, ni le rite touffu, ni la foule mouvante et passagère, l'âme même de la cérémonie, ce qui en est la flamme vivante, alors que le reste peut n'être que cendre et poussière. Il est presque certain aussi, que dans la religion la plus élaborée, celle qui comporte "les décors" les plus riches, sourde une foi très simple, celle de nos premières humanités. Le Nam-Giao, s'il peut déboucher dans un spinozisme très intellectualisé, paraît à mes yeux provenir d'un culte animiste; le mot paganisme, non dans le sens péjoratif qu'on ne donne que trop souvent à ce terme, revient souvent en tête quand on considère ce culte; le dire, cependant, risquerait d'induire en erreur et de provoquer des confusions,

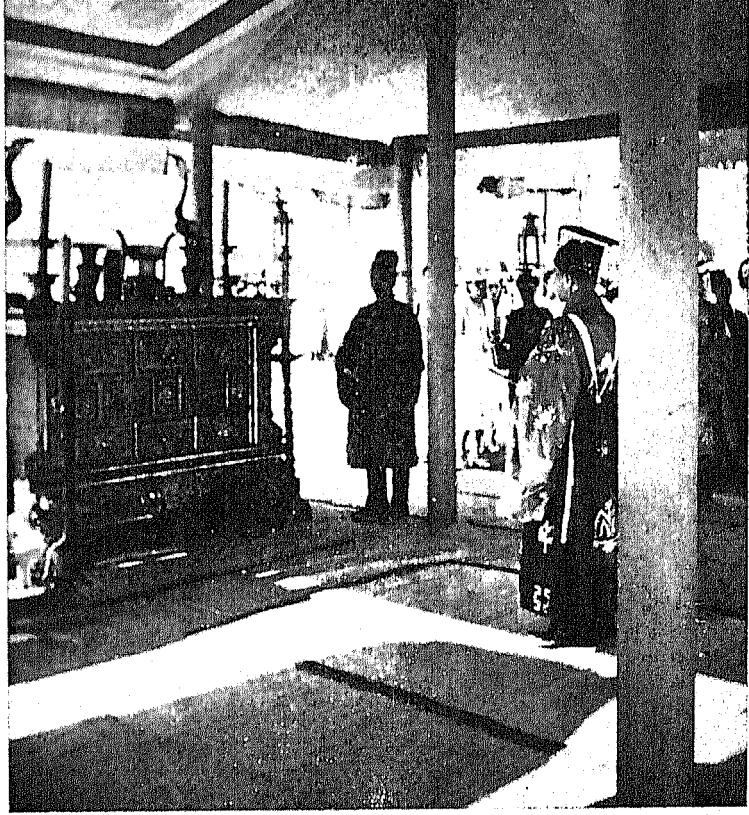


Fig. 9. "l'Autel Extérieur".
"The Outer Altar".

Fig. 10. Mandarins officiants suppléants sur le 2e tertre.
Officiating mandarins on the second terrace during the ceremony.

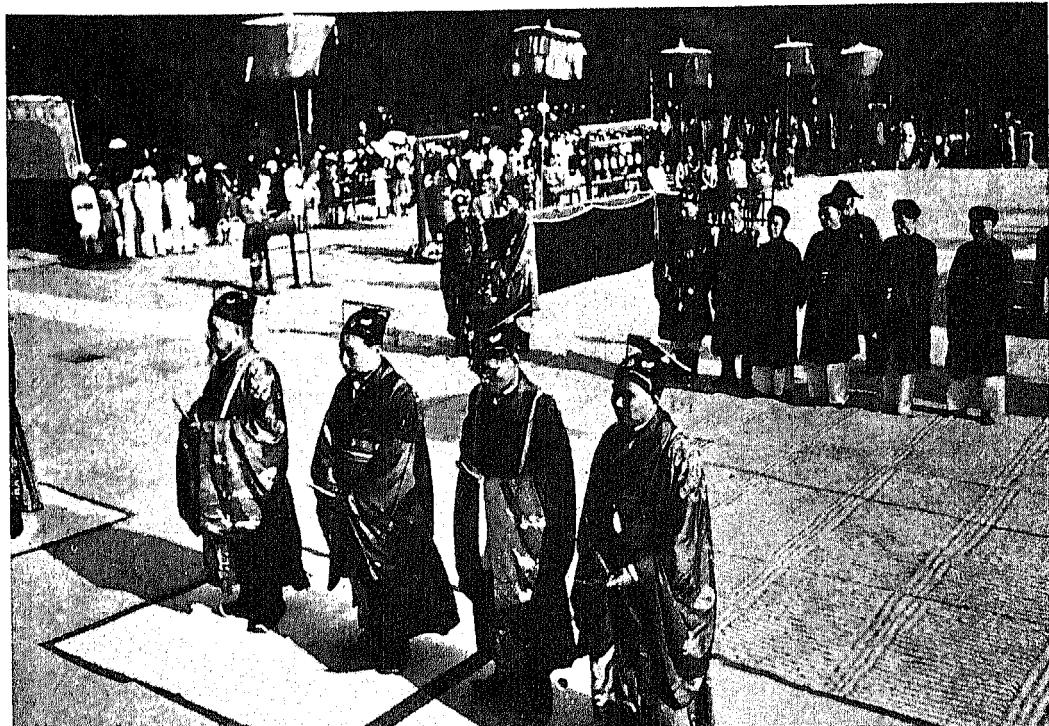
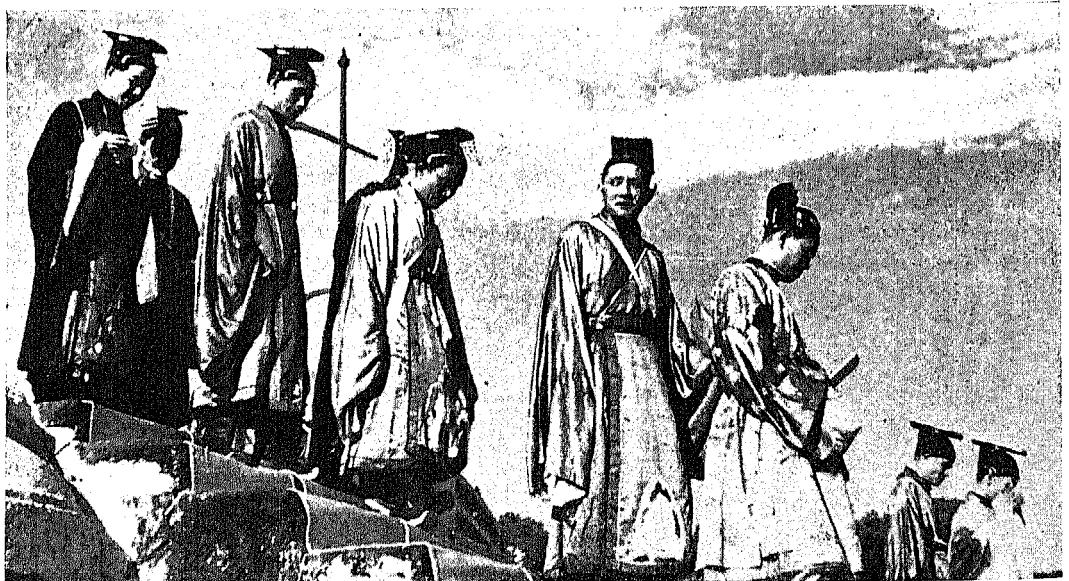




Fig. 11. *Mandarins officiants montent le tertre central pour la répétition.*

Officiating mandarins mounting to the central terrace for the rehearsal of the ceremony.

Fig. 12. *Mandarins officiants après la répétition descendant le tertre central.*
Officiating mandarins descending from the central terrace after the rehearsal.



Le Nam-Giao nous émeut précisément parce qu'avant d'être un ensemble de rites, il est la manifestation la plus directe et la plus spontanée du sentiment religieux de notre race et que la tradition qui nous en est transmise, porte avec elle son inspiration primitive, chargée de vivante humanité.

Le Viêtnamien a été de bonne heure frappé de l'existence des lois essentielles qui gouvernent la vie en lui et autour de lui; il se sent intégré dans un vaste système soumis à un ordre, "l'ordre cosmique" qui le pénètre et le dépasse singulièrement. Quand il scrute les secrets de l'existence, sa vie lui apparaît comme un fruit com bien précaire et tremblant dans sa main. Elle est subordonnée à un composé de forces mystérieuses qui s'affrontent et se jouent entre elles, mais qui s'harmonisent selon des circonstances particulières pour rendre cette vie possible. Les premières communautés pastorales et agricoles qui sont venues du couloir du Hoang-Hô pour former le peuple vietnamien actuel, lui ont laissé, avec un atavisme millénaire, ce respect instinctif des manifestations de la vie dont les causes le dépassent, cette confiance dans la nature, dans le rythme des saisons auquel est lié le cycle de ses travaux, et aussi la crainte de ces multiples puissances mystérieuses qui peuvent contrarier et donner la mort. Autour de chacun, ce n'est qu'un "pandemonium"; il y a partout des esprits, le génie des montagnes, celui des fleuves, celui du vent, etc ... Ainsi donc, comme les mêmes puissances cosmiques conditionnent sa vie et sa personne, il s'établit un universel réseau de forces vitales qui lie l'homme à la divinité et le fait relever du monde divin.

Des lors, on s'aperçoit déjà pourquoi le peuple vietnamien n'a pas ressenti la nécessité de définir une métaphysique; il ne la discute pas, il la vit. Qu'importe une métaphysique, si elle est en lui, s'il marche dans le divin? La morale se confond également avec la religion, puisqu'elle se réclame des mêmes lois universelles, des mêmes nécessités d'équilibre et d'harmonie qui permettent la vie et la gouvernent. D'ailleurs, il est facile de le constater, les mêmes principes régissent la médecine et la pharmacopée extrême-orientales, L'individu, la famille, la société, le cosmos tout entier représentent un ensemble de zones soutenues, traversées par un ordre universel aux forces solidaires.

Tel est le "Troi" des Viétnamiens, ce monde réel et divin à la fois où des puissances s'élaborent, agissent et réagissent entre elles; la notion religieuse du Ciel vient de là, non pas exactement du Ciel de Tehou-Hi, interprétation matérialiste à laquelle les Viétnamiens ont échappé par un hasard de l'histoire, mais du Ciel, divinité active du Y-King orthodoxe, mais qui se complète, pour pouvoir multiplier les êtres, par cette autre divinité de caractère réceptif, la Terre. Quand le Viétnamien invoque les esprits, il invoque d'abord "Troi", le Ciel, mais il invoque aussi la Terre "Dât". Dans la notion du Troi (du Ong Troi), il conçoit bien l'esprit suprême, mais cette idée ne dépasse pas la constatation d'une puissance divine et céleste, hiérarchiquement la première. Conceptions essentiellement phénoménales, jamais inquiétées, jamais altérées par la notion d'un être primordial, conditionné, personnel. Aussi bien "Troi" est le Vu-Tru sino-vietnamien, l'univers agissant. Pour le Viétnamien, si l'on peut dire, l'Etre, c'est ce qui est. Le monde et la vie - comme on le voit mieux encore par le Y-King - ont pour origine, non un acte créateur extramondial, mais bien une séparation, une manière de scission, une division, une différenciation de l'unité totale de ce monde ; cet acte créateur, ou plutôt génératrice, qui est la Nature même, est partout ; il est universel et, de même que le monde n'a pas de commencement ni de fin, de même la vie n'a non plus, ni commencement ni fin ; tout n'est qu'un état permanent et changeant à la fois, et il n'est d'éternel que cet éternel changement.

Ainsi que nous venons de le voir, ce qui est essentiel, parce que la vie même est en cause, c'est qu'à l'Extrême-oriental le cosmos se présente comme une grande intelligence puissante et providentielle et doit être traité comme tel. L'on comprend qu'un culte se soit institué de bonne heure pour le Ciel et la Terre et pour les Génies, culte fait de crainte, de respect, de piété reconnaissante. La fête du Nam-Giao est la plus grande manifestation de ce culte.

Le R.P. Gadière dit à ce sujet (B.A.V.H. Janvier - Mars 1936) : "Le sentiment de la puissance souveraine du Ciel a fortement imprégné la conscience religieuse des Annamites ... Le culte rendu au Ciel paraît s'être concentré dans le Sacrifice du Nam-Giao ..."

Comme nous l'avons vu, dans le Viêt-Nam traditionnel, chaque village, jusqu'au plus petit, possède un autel maçonné, à ciel ouvert, le "xa-tac", le Nam : Giao du village. Le culte qui y est

entretenu est de même nature et s'adresse aux mêmes divinités. Il faut pour que la vie soit possible et favorisée, que les forces de la nature, personnifiées par les esprits, soient en harmonie et se relient entre elles, par le moyen essentiel du mariage du In et du yang qu'il convient à l'homme de favoriser. C'est à l'autel du "xa-tac" dressé à l'endroit le plus propice. Ceci est tellement essentiel que dans l'antique Extrême-Orient, quand une armée s'est rendue maîtresse d'un pays ou seulement d'une région, son premier soin est de recouvrir l'autel des xa-tac pour empêcher la conjonction des principes vitaux du ciel et de la terre. Ce n'est pas une humiliation de vainqueur à vaincu (voe victis !), c'est avant tout un acte maléfique destiné à diminuer, à détruire les facteurs vitaux chez l'ennemi que l'on veut subjuger plus promptement et plus complètement. On le voit dans l'histoire de Chine avec Tsin Tsou Hoang, on l'a vu chez nous avec les Trinh et les Mac au Nord vers 1590.

Pour une nation tout entière, quelle peut être donc la personnalité habilitée pour intercéder, par le culte, auprès de telles forces vitales pour conjurer leur colère et le plus souvent pour solliciter leur bienfaisance, si ce n'est le Prince ? Peut-être à l'origine des âges, le Prince était celui qui a reçu héréditairement une initiation mystique pour intervenir avec efficacité. Toujours est-il qu'ayant reçu des ancêtres et des esprits, la mission de gouverner son peuple, il faut qu'il gouverne dans l'ordre du monde, que sa loi s'insère dans les lois essentielles qui régissent et favorisent la vie. Dépassant ainsi la sphère des hommes de sa race par sa position même, il est confondu avec les forces spirituelles et mystiques de la nation : telle est l'origine sacrée de la Royauté, et l'Extrême-Orient a fait du Roi le Fils du Ciel. Mais, nous l'avons vu, les sphères humaines et divines étant solidaires, si le prince faillit à son mandat, ses péchés peuvent perturber l'ordre cosmique ; de ses vertus plus ou moins grandes dépend le bonheur de son peuple. Quelle chose redoutable et exaltante à la fois pour un Prince que de se sentir responsable non plus devant les hommes mais devant la divinité, invisible et présente, du bonheur d'un peuple !

C'est ce qui explique la solennité avec laquelle l'Empereur du Viêt-Nam rendait compte au Ciel de son mandat. Car, qu'est-ce que la fête du Nam-Giao ? C'est la prise de contact, c'est la sainte confrontation entre deux sources de vie, entre l'Univers et son fils spiri-

tuel. C'est la floraison cruciale de cette religion aborigène du Ciel, des forces divines et universelles dont le Roi est le dépositaire et l'ordonnateur dans le cadre de la nation ; le Nam-Giao est l'instant où ce culte gravite autour d'une rencontre, celle d'un roi et des célestes Divinités mis face à face. Et avant que le Roi ne s'introduise devant les deux autels principaux sur le Tertre rond de l'Esplanade sacré momme un sanctuaire, de quelle solennelle humilité ne doit-il pas témoigner, à quels soins de purification ne soumet-il pas sa personne, son cœur, sa pensée ! Le cortège qui le porte à l'allier, déroule par la ville ses périodes colorées, mais la musique qui d'ordinaire accompagne les fastes royaux, ne joue pas. Rien ne doit nuire à la perfection de son ascèse. Tant de précautions sont nécessaires pour prouver son respect, pour accroître l'efficacité de son intercession ! Celui qui a droit de vie et de mort sur le peuple, prend les allées de côté ; il se prosterne. Et, lorsque debout devant les Divinités réunies, sous l'oeil des Esprits ancestraux conviés à la fête, comme inondé de clartés, il semblerait avoir à répondre du mandat qu'il vient d'accomplir et au sujet duquel il lui semblerait murmurer : "Ai-je mérité de vous ?" Alors, par les voix du choeur, pendant que les libations se renouvellent, l'oraison épelle l'imploration aux Génies, une imploration à peine chantée au rythme lent, dont les finales montent vers le Ciel avec la même évanescence que celle des fumées d'encens et de torches. Tout est émouvant, car tout est simple. Il y a dans l'esprit et dans la matérialité du sacrifice du Nam-Giao une telle entente que les siècles révolus qu'il évoque ne ressuscitent qu'avec le cachet spécial de leur âme humble et fruste, malgré l'appareil extérieur des fastes.

Mais cette humilité revêt ici une singulière signification. Au cours de toute fête qui est une orchestration de lumières et d'ombres, de musique et de silences, l'Empereur s'établit un moment dans la grandeur universelle. Effacé de l'ordre humain, il est intégré dans l'ordre du monde, dans cette grande cadence cosmique dont il est parmi nous un chantre et une émanation. Jamais sa mission divine ne le confond mieux avec la Divinité qu'en cette circonstance. Et jamais l'acte d'adoration n'est plus émouvant qu'en cette fête où il courbe une tête souveraine, remplie du souci de ses charges, devant le mystère de la vie.

C'est pour avoir vécu de telles minutes au bord du monde, entre l'appel des forces surnaturelles et l'espoir d'un peuple que l'Empereur incarne, dans la simplicité et dans la grandeur, le symbole du pays du Viêt-Nam.

Ainsi qu'il est dit dès le début de cette conférence, celle-ci se propose de donner un exposé objectif d'un des plus grands rites, sinon du plus grand rite même, du Viêt-Nam. Le commentaire qui vient d'en être fait résulte d'informations confirmées aussi bien que d'impressions personnelles de la part de tous les voyageurs, touristes, personnalités de marque, hôtes de nos anciens gouvernements, qui ont eu l'occasion ou le privilège d'assister au Nam-Giao. Peut-être, en raison de l'importance morale et de la beauté à la fois mystique et grandiose qui ont assuré jusqu'ici à ce rite une consécration quasi-universelle, nous faudra-t-il nous demander, avant de terminer et toujours avec la même objectivité, quel sort sera réservé à cette cérémonie, après la période de troubles et d'effervescentes que la guerre crée au Viêt Nam, dans le monde nouveau, né de tant de souffrances, de ruines, de deuils, de remises en question et de rajustements politiques.

Personnellement, j'ai foi dans la sagesse foncière de mon peuple. Dans le nationalisme vietnamien qui s'établit actuellement sur la cristallisation des idées d'indépendance et d'unité politiques, il entre une piété dévoteuse pour tout ce qui est vietnamien et qui vient des profondeurs de notre passé et des couches populaires vietnamiennes les plus humbles. Je dirais : c'est une véritable tendresse qui nous porte vers les manifestations parfois modestes et frustes du génie propre de la race, non pour de vaines spéculations, mais pour vivre ce génie et le faire épanouir (1).

(1) "Depuis que le Viêt-Nam est redevenu indépendant, notre peuple s'éveille, regarde et pense. Il sait que, privé des vertus cardinales, il risque de s'aventurer dans les ténèbres qui ne mènent qu'au néant. Une tendance nouvelle s'opère dans les esprits, et bien que timide encore, se dessine le désir de retrouver la vieille culture, plus conforme à la spiritualité vietnamienne ..." "Huynh-khac-Dung-L'Enseignement dans l'ancien Oiêt-nam, Revue "France Asie" No 77, Octobre 1952."

Mais il est facile aussi de constater que l'humanité de nos jours est secouée d'un grand besoin de nouveauté. L'ère atomique déchaînera d'imprévisibles déflagrations de tout ordre, dans tous les domaines. Le Viêt-Nam n'échappe pas à cette crise. Celle-ci n'est pas que d'ordre matériel et formel, économique ou même politique,- ce qui ne susciterait pas de discussion, ne poserait presque pas de problème. Mieux que cela, pour beaucoup d'esprits, l'acceptation et la pratique des idéologies et des institutions les plus étrangères, les plus disparates et les plus contradictoires, les plus opposées aux idées et aux moeurs du pays, apparaissent comme l'apanage des cerveaux vraiment évolués. A-t-on assez accusé la sauvegarde du patrimoine moral et spirituel le plus authentique de la race, d'être, pour la société et l'avancement des moeurs, la source des maux les plus grands, au nombre desquels on s'est plu à citer le retard du Viêt-Nam sur le chemin politique ! Il faut, paraît-il, pour être à la page, changer jusqu'aux exigences spirituelles de la race, jusqu'au fond intime de notre être moral, ce qui nous fait le plus et le mieux nous-mêmes. Il y a un peu partout, et peut-être davantage dans les nations en pleine évolution comme la mienne, des gens qui "se suivent" de façon permanente ; ce sont d'éternels copistes qui trouvent presque journellement des modèles et des patrons sans critère et sans norme qu'ils rejettent le lendemain.

Je n'ai pas à contrister nulle part, dans mon pays comme à l'étranger, ces zélateurs fanatiques du progrès, ces pourfendeurs de la tradition, tous ceux qui, selon le mot du philosophe français Ernest Renan, sont animés d'une fureur d'inconoclastes ; ma foi, s'il ne s'agit que de faire neuf, nous pouvons nous attendre un jour à voir célébrer nos plus grandes cérémonies mystiques ou nationales en haut-de-forme et redingotes sur les places publiques, dans des forum populaires, sous des arcs de triomphe ou devant des autels de feuillage, où les officiants sans dieu se donneront des accolades senties, improviseront des discours avec beaucoup de tremolo, ou d'une baguette dorée, rallumeront quelque flamme dite sacrée. Peut-être ne s'en porterait-on pas plus mal. Il nous resterait alors à nous demander ce qui constituerait, en de de telles trans-

formations le fondement d'une fête religieuse, sa base essentielle qui me semble être pourtant tirée de l'histoire et de l'atavisme, d'une espèce de consécration apportée par le temps et les moeurs, tout ce qu'on appelle, peut-être d'une façon assez simpliste, l'âme d'une nation ? Celle-ci n'est-elle pas, pareille à l'être qui persévère dans l'être, ce qui permet à un peuple de survivre à ses défaillances, à ses chutes et aux pires débâcles ? Puis, nous faut-il aussi nous demander alors, pour projeter nos vues sur de plus grands horizons, si la force et la beauté de l'univers humain, son progrès même, malgré l'inévitable malaxage des idées et des appétits, ne viendraient pas plutôt, non comme dans un herbage râtissé et tiré au cordeau, mais comme dans un jardin aux mille fleurs et aux mille cultures, d'une convergence, d'une entente, d'une harmonisation des nationalités portées à leur plus haut degré de développement ? La question mérite d'être méditée.



THE NAM GIAO

A summary in English by N. Geelmuyden of the lecture read for the Society by His Excellency M. Nguyen Khoa Toan, Minister for Viet Nam in Bangkok.

The Nam Giao is without exception the most important religious ceremony in Viet Nam, dedicated to Heaven and celebrated by the Court. It is indeed worthy of study, first because of the picturesque display of pomp and magnificence it entails and the exactitude of symbolic gestures it still retains; secondly because its origins are lost in the limbo of time and its performance revives the most ancient rites in their absolute authenticity. In China, the Nam Giao ceremony is known to have been performed by the Imperial Court for thousands of years, but unfortunately it was abolished by the Republic, and Peking's temple of Heaven, deprived of its serving acolites, has now lost its soul. Thus it is only in Viet Nam that it is still possible to observe one of the important events in the patriarchal life of the Far East, performed recently in exactly the same manner as in the time of the early Annam Emperors. And thirdly because the Nam Giao ceremony reflects the intrinsic religious spirit of the Vietnamese. To understand the Nam Giao is for a foreigner to penetrate the soul of Viet Nam and to realise her people's essential conception of divinity and adoration.

I may add that Mahayana Buddhism which came to Viet Nam from China at about the beginning of the Christian era melted into this cradle of faiths and piety and crowned it with precise and elaborate mysticism, but neither altered it nor in any way destroyed it.

Thus for three vital reasons the Nam Giao deserves to retain the attention of the learned and the curious, and that is why I venture in a few short sentences to state its position in the social

and religious structure of Viet Nam. I shall try to give a few details pertaining to the historical origins and the social importance of the ceremony, describe its different phases and the locality where it takes place and, finally, to the best of my ability, try to convey to you the inner meaning of its performance.

Origins and History.

The name Nam Giao means: Sacrifice celebrated in the Southern Suburb of the Capital, arising from the fact that the traditional site of the ceremony actually was and still is in that part of Annam's old Imperial City, Hue.

The origin of the ceremony is Chinese, which after all is not surprising. You will not have forgotten that the Vietnamese people originates from a race whose primeval home was probably in the mountain plateau of Pamir. From there it migrated along the great waters of China, seeking a new home to which it could adapt itself and finally, after many centuries of wandering across the great Chinese plains, settled in the eastern part of the Indo-Chinese peninsula. The name Viet Nam reflects this ancient wandering, as the word Viet means "the people from beyond the mountains." When leaving the Chinese continent some two thousands years before the Christian era the Viet must have taken with them many of the customs and beliefs prevalent in China. Amongst these beliefs, the worship of Heaven, which at one time or another has formed part of almost every religious movement in the world's history, has undoubtedly retained the deepest and most tenacious roots in the heart of the people.

In all probability in its original form the Cult of Heaven was but dimly understood by the laity. We have no means of knowing this for certain, but it is generally accepted as a fact that the rites were always performed by the tribal chiefs or their lieutenants and heirs, thus adding an aura of secrecy and mystical respect to the ceremony, which may have helped it to survive through the ages.

China is thus the origin of the Nam Giao, but different circumstances have in the course of centuries caused the Viet Nam to

elaborate the cult, endow it with new dogmas and create its present liturgy and ceremonial. For example many additions were made to the ceremony during the periods of Chinese domination of Viet Nam, particularly during the period of the Chinese governor Nham Diem (Western Han Dynasty, 111 B.C.,) and even more under the Minh Emperors, when the Chinese in the years 1407 to 1427 A.D. transplanted to ancient Viet Nam the ritual as practised at the Imperial Court.

In China herself the Nam Giao has been perfected and raised to primary importance by the first Tchou Emperors whose co-ordinating but at the same time stifling influence on Chinese civilisation is well-known. It was during this dynasty that the disciples of Con-fu-tse did their utmost to codify the Nam Giao in accordance with the disciplinary principles of the Master, and it is known with certainty that these principles originated from the "nho" doctrine created by Con-fu-tse and his disciples. In the Y-Khin, the greatest of the "nho" works because it contains the essence of ancient Chinese culture, appears the phrase which seems to give the primary ruling of the Confucian school with regard to the practice of the Cult of Heaven, "An elevation shall be raised to form an altar. It shall face South to find in that direction the Yang (the male or creative principle), and the Yang shall be fixed there so that movement can be made towards it." It is to conceptions of this kind, that is to say the juncture of Heaven and Earth, the male and female principles, that we owe the origin and the ritual of the Nam Giao. In all parts of the Far East where ancient traditions are preserved it is considered essential to propitiate the so called "Yang action", and even in the smallest villages worship is offered to spirits, to Earth and to the Harvest at an altar called the "Xa tac", which is raised in a field, facing South, and under the open sky in order to allow the juncture of the creative principles. As I will show later this in a very miniature way is the Nam Giao of the villagers.

Finally, a third cause which contributed to the fixture of the ceremonial is the propensity in ancient Viet Nam to imitate China,

the metropolis of the Far East, and of which, at least in name, Viet Nam for centuries was considered a vassal. We know from the Chronicles, for example, that the embassies sent by the Court of Viet Nam to Imperial China were instructed to report not only on the actual lay-out of the ceremony but also on the minutest detail of its ritual.

In Viet Nam the Cult of Heaven was practised by all dynasties, also those prior to the Nguyen Dynasty (1558 A.D. to present day), but in Northern Viet Nam where the capital was originally situated unfortunately no traces remain of the sites of the ceremony. When the capital was finally established in Hue (1600 A.D.) the Court built the esplanade in the southern outskirts of the city where the terrain is undulating as prescribed in the traditions of the cult, and where the ceremony has been performed ever since. History tell us that the usurpers Tay-Son (1778-1792) during their short interregnum moved the site of the ceremony to the mountain called "Ngu-binh" (the King's Mound) South-East of Hue, and also completely remoulded the ceremonial. They performed it at dead of night, climbing the hill on horse-back and by torch-light. This however is the only variant known of the ceremony, and, after their restoration, the Nguyen reverted to the original thousand year old ritual. Since the reign of His Majesty the Emperor Thanh Thai (1889-1907) the ceremony which used to be annual has only been performed every three years. The sacrificial objects have also been reduced in number and quality. Fir logs are now burnt instead of valuable cinnamon-wood. Articles of food buried, whose number used to be enormous, are now confined to one buffalo, one goat and one pig, and so on. But the grandeur of the ceremony, its pomp and magnificence are still there in full measure.

The Date of the Ceremony.

Now that the Nam Giao has become triennial it is always fixed in the cyclic years Ty, Ngo and Meo of the lunar calendar. It is always performed during the second month of the year, and the day of the ceremony must be a day which bears the cyclic name Tan. As there

are always three Tan days in that particular month, the astronomical observatory of the Court (Kham-Thien-Giam) chooses the most propitious one. Curiously enough experience has shown that in spite of the fact that there is rain almost every day in Hue, the weather was always fine on the day of the Nam Giao. Usually three days before the ceremony the King retires to the Palace of Fasting, for the so called "ceremony of great abstinence", in order to concentrate, to meditate and reach the state of purity necessary for the performance of the ceremony. The mandarins picked out to take part in the ceremony do the same. On the eve of the ceremony the feast called the "lè-naht-hieu" takes place, during which the Minister of Religious Rites makes offerings at most of the altars of the Capital in order to announce the advent of the Nam Giao to Heaven and to the Spirits of former Emperors.

The Sacrificial Esplanade. (see plan)

The esplanade lies five kilometers from the Royal Palace at the crossing of the great roads leading to the tombs of the Thieu-Tri and the Tu-Duc. Its area is roughly seven mu, that is 36,500 square metres, and it contains a park with pine-trees and three open concentric terraces placed one above the other. The two lower terraces are square and the third, the central and highest one (five metres high) is round and is the one dedicated to the Cult of Heaven. Each of the pine trees planted in the park bears a small metal plaque with the name of the dignitary who had planted and maintained the tree. This magnificent pine plantation, which was one of the beauty-spots of Hue, where the citizens liked to roam in the scent-laden air, has unfortunately little by little been destroyed by the ravages of the Viet Minh. The site of the Nam Giao, the great esplanade itself, has also suffered considerable damage and will need careful restoring if it is to be used again. To the left of the esplanade are the sacred kitchens (Than tru) where sacrificial offerings were prepared, and the "Sacred Magazines" (Than kho) where sacrificial attributes were kept. Most of the objects preserved there belong to the Nam Giao ceremony and their shape and construction is subject to very strict rules and regulations. To the right of the esplanade is the Palace of Fasting

(Trai Cung) to which the Emperor retires before the ceremony and where during his meditation he was always faced by a little bronze statuette bearing the two characters "Abstinence and Chastity" to remind him of the austerity which is due to the deep importance of the ceremony. Four escalades of stairs at the four points of the compass lead from the palace to the terraces of the sacrificial site.

On the lower terrace, which is flanked by huge flaming torches at the four corners, two groups of dancers, civil and military are stationed in full view of the multitude. During the ceremony they dance to archaic rhythms which they sing themselves. This terrace also contains the brazier where the sacrificial animals are burnt and the place where the blood and skins of the animals are buried. On the southern balustrade there is a house, painted yellow, where the Emperor, on arrival, changes from the official costume he wears during the procession to the great robes encrusted with precious stones and metals, which were specially designed for the ceremony centuries ago. The rich embroideries on this robe represent the great forces of Nature, the sun, the stars, the mountains and rivers, and also rice, the source of life. The many attributes of the costume have also their special symbolic meaning which it would take too long to describe here.

On the second terrace are ranged the great altars, protected by silken parasols, blazing in coloured satins, and glittering with sacrificial utensils in burnished bronze and pewter. These altars are dedicated to the spirits of the rivers and mountains. On the southern balustrade is the greatest of these altars, where the Emperor and the nobles render homage before proceeding to their main positions for the ceremony.

On the third terrace, which is round, stands a large tent of blue cloth, open only towards the South. This contains the main altars-the one on the right, decorated in blue and dedicated to Heaven; the one on the left, decorated in yellow and dedicated to the Earth. In the centre stands the tabernacle at which the Emperor receives the cup of sacrificial wine, and, towards the end of the ceremony, also the particles of meat taken from the sacrificial animals. The objects

of the Sacrifice are ranged on tables on each side of the tabernacle. A little to one side is the smaller altar called "Chuc An," at which the principle prayers are chanted. Again, on the southern balustrade is a small apartment in which the Emperor rests between the two main parts of the ceremony. The flickering flames of great candles and torches throw a mysterious light over the scene and spirals of incense-smoke from glowing sandal-wood perfume the air.

Other altars, ranged North-South on the outer ramparts of the esplanade, are consecrated to the worship of the dynastic ancestors, beginning with the Emperor Thai-To Gia. Lanterns, representing the 28 main stars of the Chinese cosmography, hang in sets of seven at other salient points of the esplanade.

The frame and surroundings of the ceremony create a scene of great and mysterious solemnity. As one reaches the outer altar on the southern end of the esplanade the sacrificial mound rises before one as an immense apotheosis, in the central background of which lies the Holy of Holies itself, the sanctuary in which the adoration of Heaven takes place.

The Procession.

The Emperor betakes himself to the ceremony with great pomp and circumstance, and old chronicles have many descriptions of the magnificence which surrounded the Emperor on his journey from the Palace to the Nam Giao Esplanade. For example, Michel Chaigneu who served the Emperor Gia Long, tells us in his "Souvenirs" that the procession usually employed up to forty or fifty thousand soldiers, and on the move was often over four kilometers long so that when its head was on the point of approaching the esplanade its tail was still within the precincts of the Citadel.

The procession consists of three parts, called the three "dao" or corps. The foremost part-the "dao tien"-consists of several rows of richly caparisoned elephants, soldiers in tunics of red and blue or yellow, standards, flags, parasols and palanquins, mounted followers, several gong and drum bands, and so on. Standards representing the five planets (ngu tinh), a larger one encrusted with the con-

stellations of the Zodiac, symbols of the Cosmos and many others. It is also in the centre of this part of the procession that the throne of the "nine dragons" is found, surrounded by 20 assistants and four huge parasols.

The second part of the procession contains a complete battalion of the Imperial Guard, the Chamberlains of the Emperor's household, each carrying his personal insignia, and the objects in daily use by the Emperor, lanterns, sabres, incense-boxes and so forth. Then comes the gold and black chair on which the Emperor reposes clothed in robes and head dress of brilliant yellow, and followed by the great Mandarins, the Princes and the Ministers of State, all seated in small vehicles drawn by soldiers in tunics of red and ochre.

The third part consists mainly of numberless flags, parasols and symbolic standards but it also contains the dais bearing the "man of bronze" the "Dong-nhon". Then come the carts filled with objects prepared for the great sacrifice, and the procession usually closes with two caparisoned elephants.

Each part of the procession has its own corps of musicians, and especially a large drum and an enormous gong, struck regularly every two minutes, by one of the highest Mandarins; and the Tolamn regularity of the sound creates an atmosphere of tension and suspense. The musicians, however, are silent, and their music is reserved for the ceremony itself.

On both sides of the route followed by the procession altars are raised by the various provinces of the Emperor's dominions and especially by the different districts around Hue. The main Government organisations also have their altars, and, as the procession passes, functionaries and nobles officiate in saluting the King, the main personality of the Nam Giao. Large crowds containing many foreigners always gather to see the magnificence of the procession and the following ceremonies. For the Vietnamese of the southern and northern provinces the Nam Giao has always been an occasion for real pilgrimage, the journey to Hue in olden days often taking several months.

On reaching the esplanade the Emperor goes straight to the "Trai Cung," the Palace of Fasting. The Mandarins and other dignitaries accompanying him take their places in the various shelters constructed around the Palace. Usually this happens on the eve of the ceremony.

The Rites.

On the day chosen for the ceremony at about 3 p.m. a dress rehearsal takes place to which the general public is admitted. The ceremony itself takes place at night with no public allowed.

The ceremony starts at the beginning of the 5th watch, that is to say 2 a.m., and lasts one watch, that is 2 hours.

The ritual has been unchangeably fixed for many generations. Three groups of heralds, one placed behind the dancers on the Southern balustrade to make announcements to those serving on the outer terraces and to the ballets, a second group placed on the second square terrace near the outer altar to make announcements to the officiating Mandarins, and the third group at the entrance to the main tent for the proclamations to the Emperor and his personal surroundings mark the various phases of the ceremony. They sing in unison a special melody based on characteristic rhythms. Often the heralds use large sonorous jars placed at their side as sound-boxes.

In principle the King officiates himself. In actual fact he can, in case of illness, appoint as his deputy one of the princes of the blood. He can also depute one of the princes to carry out part of the rites for him, that is to say perform the more ordinary movements and gestures, while he himself only officiates at the most important moments, as was the case during the last celebration of the Nam Giao that took place in 1942. These are the sacrifice of the first libation, kneeling during the reading of the main prayers, receiving, also in a kneeling position, the cup of wine and the piece of meat "Tu Phuo To". Towards the end of the ceremony he must remain standing facing the ghat where the sacrificial victuals and the other precious offering are burnt, so as personally to be assured that the burning takes place exactly in accordance with the prescribed rules.

which according to the ancients bring the votive offerings through fire to the Spirits being adored. I personally do not believe that the precious stones offered during the ceremony were thrown into the fire, though the chronicles insist on that.

The next morning when all the Mandarins and dignitories have paid homage to the Emperor, he returns to his Palace in the Capital in a procession identical to the one which brought him to the sacrificial esplanade.

The Nam Giao ceremony contains the most complicated ritual of any religious institution in Viet Nam. It is so long and rich in detail that it would take many chapters only to describe the symbols which figure during the ceremony, in the procession, on the sacrificial mounds and on the surrounding terrain. Those who have seen the spring or autumn ceremonies (Xuan-te or thu-te) performed at the municipal buildings in the provinces or at the Literary Temple in Central Viet Nam can perhaps have a slight idea of what takes place during the Nam Giao ceremony, as some of the phases of the ceremony are to be found there, such as the religious orchestra, the groups of heralds and so on. But the solemnity and the grandeur of the Nam Giao, its immemorial past, even its complexity, give this particular ceremony a majesty of which no other ceremony in Viet Nam or even in the entire Far East can show the like. Clothed in a ritual uniform which makes him appear like an idol amongst other idols, in the majestic silence of the night broken only by the clamour of the heralds and perhaps by the tiny tinkle of the bronze plaques on the costumes of the officiants, sounding in rhythm with their soft tread on the padded matting of the terraces, the Emperor moves towards the Holy of Holies along a number of side alleys. Throughout the ceremony he follows a fixed route at continual right angles executing as he moves the gestures proclaimed by the heralds. The Mandarins are ranged on the second terrace and mount and descend the steps of the central terrace with perfect regularity to take part in the main ceremony as demanded by their own group of heralds. One of their most important gestures is the presentation of offerings which the Emperor places on the main altar after three obeisances of the

head, and this procession of Mandarins, appearing out of the shadows of the night with their offerings born on a level with their foreheads, is one of the most moving parts of the ceremony. Kneeling before the Emperor they place their offerings at his feet: libations, silks, jades and victuals, while in the distance the choir chants its hosannas and calls for the blessing of infinite Heaven.

Each offering which marks the fulfilment of a certain part of the ritual is followed by the corps de ballet on the second mound accompanied by hymns so ancient that their origin is lost to history. These are the "Thai" -- the liturgic chants - which are only used in the city of Hue and which in fact are only maintained and practised by the Court. It is these "Thai" that explain the inner meaning of the sacrifice.

I have also mentioned the prayer, "chuc van. "This is a kind of invocation which is read by a senior Mandarin in the name of the Emperor.

Both the prayers and the hymns - the "Thai" - evoke the idea of the sovereign power of Heaven, coupled inevitably with that of the blessing and fecundity of the Earth. They also underline the celestial mandate of the Emperor who at all times and especially during the Nam Giao is the intermediary between his people and the heavenly divinity.

The significance of the Nam Giao

And now what is the significance of the Nam Giao and what was its influence on the former political life of Viet Nam ?

In order to understand the meaning of the Nam Giao, the first thing to do is to strip it of all the erroneous and tendacious interpretations which have collected around the ceremony in later years.

The fantastic grandeur of the ceremony, the interest which it excites amongst the population, the efforts of all governmental institutions to perform it with the greatest possible exactitude, makes the Nam Giao the most majestic cultural manifestation of Viet Nam. But it is also in many ways the most mysterious. To call it merely "national and popular," as has been the tendency lately is too easy.

It has practically nothing in common with the feast of Tet or other commemorative ceremonies. True it has close ties with the nation as such because the Emperor himself officiates, but it does not commemorate or reproduce any fact in the nation's history, real or mythical, nor does it affect the nation as a whole. The popular element is absent in the intercession to the divinity and the presence of the nobles during the ceremony is in fact only an act of deference to the Emperor.

Another false interpretation is to regard as a sort of "holy communion" the end of the ceremony when the Emperor receives the "to phuc to", the offering of wine and meat. In Sino-Vietnamese religious life this gesture is frequently met with. In many families the young in this way pay homage to the age of the parents, who, having received the offering from their children fill the cup themselves and return it to the eldest child as a sign of reciprocal affection. Thus the "to phuc to" is a gesture of immemorial age but with a significance which is still very much alive. Even though we deprive it of false metaphysical interpretation, this gesture still retains its, grandeur and majesty and the very fact that it is an every day gesture known to all gives it in this setting of feast and mystery a strong and moving beauty. The solemn silence, the extreme deference of the officiants, and the devotion surrounding it lift it from the trammels of terrestrial existence and isolate it as an act of pure devotion.

Deprived of arbitrary interpretations the Nam Giao not only finds its natural place in the religious life of Viet Nam but also helps the scholar to understand why it is the sovereign of Viet Nam who is the main officiant, and also why the Nam Giao ceremony expresses the quintessence of the Vietnamese people's feelings for their land.

The absence of dogmas and special priests as intermediaries between the people and the divinity has often caused the statement that the Vietnamese have no religious life, no precise faith. It has been said that their religious manifestations are nothing but pure idolatry or superstition. The most serious argument in favour of this statement is the fact that there is even no word in the lang-

usage for metaphysics. But that does not mean that the conception itself does not exist. How often does it not happen that words come to mean the exact opposite of their original intention ? In spite of the most careful studies by western scholars, however conscientious they may be-and they cannot be anything but analytical-the intrinsic spirit of the mysterious Orient still remains unexplored. The religion of a people can only be understood when it is lived, and never through literary explanations, especially in a language which is so distant from the means of expression used by the people in question. It is only through the careful study of the religious tenor of every-day life that the spirit of the Vietnamese religion can be conceived and understood.

Thereby I do not mean to say that the religious notions of the Vietnamese are incapable of being analysed. Far from it. Suffice it to turn to the Y-King (the sacred book of mutations), and to the commentaries of Wou-Weng and of Con-fu-tse, to find the essential points of the wisdom and mystery of countless generations of the initiated. And the Nam Giao represents, if not the deepest, at least the most moving and the most readily comprehensible manifestation of the Y-King. It is simultaneously a cult, an act of asceticism, and a prayer, framed in an atmosphere of elaborate mysticism. A faith which can produce a Nam Giao ceremony must be a combination of the grand and deep with the simple and natural. The outer trappings of the ceremony, the jostling crowds and all the external effects cannot stifle the living flame of faith which it represents. As is so often the case, the rich and elaborate external decorations hide a faith that is simple, the faith of earliest humanity. As I see it the Nam Giao is an expression of animism. The word paganism, though not in that word's derogatory meaning, comes to mind in connection with it, but it is dangerous to use that much maligned word. The Nam Giao moves us because, apart from being a ceremony with elaborate ritual, it is the most spontaneous expression of the religious sentiments of the Vietnamese race, and the tradition that has come down to us through the ages contains a primitive inspiration filled with living human feelings.

From earliest times the Vietnamese was conscious of the existence of the primal laws governing his life. He realised that he was but an atom in a great cosmic scheme of things which he did not understand. The first pastoral and agricultural communities which were to form the Vietnamese people have with their atavism left their descendants the instinctive deference towards the manifestations of life, a confidence in nature, in the spirits of the mountains, rivers, fields and in the changing seasons, on which life depended. It was these cosmic forces that formed the bond between him and the divinity. That is why the Vietnamese people have no metaphysics. A Vietnamese does not discuss his religion, he lives it. And morality is closely bound with this conception of religion, because morality is subject to the same universal laws.

This is the "Troi" of the Vietnamese, a world that is divine and realistic at the same time. The religious notion of Heaven does not come from the materialistic conception of the Sky but from the orthodox Y-King, which in order to be able to multiply living beings joins that other receptive divinity, the Earth. When a Vietnamese invokes the spirits he calls first on Troi - Heaven - , but he also invokes the Earth - Dat. In Troi he conceives the supreme spirit but not personified. For the Vietnamese the Supreme Being - if one can say so - is that which is, that which exists. The world itself is in his conception not created by a supernatural being, but has arisen through a process of division. And that act is everywhere. It is universal; it is nature herself; it has no beginning and no end. Everything is a permanent state of continual change and it is eternal only through this eternal state of change. And the Nam Giao is the purest manifestation of this cult.

As I have mentioned above, every tiny village in Viet Nam has its altar under the open sky, the "xa-tac". These altars are the Nam Giao of the villages, for the ritual performed there and the divinity addressed are the same. To make life possible the forces of nature (personified in the spirits) must be in harmony with each other. It is at these altars that the marriage of Heaven and of Yang (the male spirit) takes place. This is so important a factor in the life of

the Vietnamese that for example the first action of a conquering army is to cover the Xa-tac altar in order to prevent the junction of the vital principles of Heaven and Earth. And it is not an act to humiliate the vanquished, it is an endeavour to destroy the vital factors of the enemy in order to make victory complete. We have seen this many times in the histories of China and of Viet Nam.

And who more fitting to invoke these powerful spirits than the leader of a nation, the ruling prince? Perhaps in the early ages the prince was initiated in the mysteries, to make his intervention more efficacious, for it was he who had inherited his right to rule, and he must govern according to the rules of the cosmos. That is why in the Far East the King is styled the Son of Heaven and on his virtues or sins depends the happiness of the world or its inevitable destruction.

And it is this that explains the solemnity with which the Emperor of Viet Nam renders account to Heaven for his mandate. For that is what he does in the Nam Giao. It is the holy communion of two sources of life, of the Universe and its spiritual Son. The Nam Giao is the frame around a meeting between the King and the celestial divinities, and with what humility the King approaches the climax of the ceremony before the two main altars of the esplanade! Think of the processes of abstinence and purification to which he subjects his heart, his thoughts! Think of the elaborate precautions taken to ensure that every detail, every gesture reaches perfection to bring about a successful intercession for the good of the people. He who has the power of life and death over his people uses the secondary alleys to reach the altar! As he stands before the altar he seems to whisper, "Have I deserved all this of you?" And while the libations are repeated, the prayers, chanted softly by a choir, rise like the smoke of burnt offerings to Heaven to reach the essential Spirit. It is moving because in spite of the pomp and magnificence that surround it, it is so infinitely simple.

But this essence of humility has a singular significance. In the course of the feast of Nam Giao, which is an orchestration of

lights and shadows, of music and silence, the Emperor establishes one moment of universal grandeur. Effaced from the human order he rises into the order of the Universe in a great cosmic cadence as at the climax of the ceremony he bows his sovereign head before the mystery of life. And it is at that moment, combining the supernatural with the hopes of an entire people, in grandeur and simplicity, that the Emperor incarnates the symbol of the land of Viet Nam.

Such is the Nam Giao, the greatest of religious ceremonies in Viet Nam. The above remarks are based on personal experiences many years ago, on descriptions by travellers in days of old, and by distinguished guests of the Vietnamese Court who were granted the privilege of attending the ceremony. And now comes the question, what will be the fate of the Nam Giao in the future? Can the ceremony survive in its original form this period of war and evolution, these years of suffering and political readjustment?

I personally have faith in the basic wisdom of my people. As I see it, a sense of piety and devotion to ancient traditions devolved from the depths of our past, has become a part of Vietnamese nationalism coupled with the main idea of independence and political unity. But the craze for everything that is new is a part of our atomic age, and the desire to copy others even to the extent of blotting out one's own personality is the intrinsic passion of the day. Perhaps we will one day see the Nam Giao performed in morning-coats and top-hats, and I doubt whether the mystic appeal and beauty of the ceremony will be able to survive an innovation of that kind!

And yet must not the soul of a people worthy of the name in the end triumph over its misfortunes, throw off the trammels of foreign influence and turn back to the cradle which gave it form and meaning? I dare not prophesy. I merely pose the question and leave the answer to those who to-day are active in the reconstruction of my country. The answer and responsibility is theirs.